

Serge Latouche, économiste, Professeur émérite à l'université de Paris XI

De la croissance à l'acroissance

“Les méfaits du développement m'ont fait perdre la foi dans la religion de la croissance”



En tant qu'économiste, qu'est-ce qui vous a amené à devenir une des références de la décroissance ?

Je suis un économiste atypique venu à la décroissance depuis 2002... Auparavant, j'étais Président de l'association «*Ligne d'Horizon - les amis de François Partant*» consacrée à la critique du développement et membre de l'Internationale informelle des «*Disciples d'Yvan Illich*». Cette internationale était composée de personnes du Tiers-Monde comme Vandana Shiva en Inde, Gustavo Esteva au Mexique, Majid Rahnema en Iran, etc. ou de gens ayant travaillé dans le Tiers-Monde et ayant vu l'échec du développement. Nous étions d'accord sur le fait que le développement était la poursuite de l'occidentalisation du monde commencé avec le colonialisme et l'impérialisme. On voulait savoir comment sortir du développement, dans les pays du Sud mais aussi dans ceux du Nord où seuls quelques marginaux comme José Bové s'installant dans le Larzac acceptaient cette idée.

Après la Chute du mur de Berlin on a été rattrapé par les crises successives (écologique, fin du fordisme, etc.) et on nous demandait ce qu'on proposait à la place.

En fait derrière notre critique du développement se trouvait la critique de la croissance.



“Eren-munduko garapenaren kritikarekin, gorapenaren kritika egin nahi ginuen. Eredu hori tokiko bizi molde orekatuen suntsitzailea izan da eta.”

On voyait que le développement était une entreprise occidentale avec des effets positifs au Nord et négatifs et visibles au Sud comme la déculturation (destruction du «*vernaculaire*» : la façon dont depuis toujours les gens vivent en harmonie avec leur environnement avec leur

milieu à partir de leurs ressources locales). Bref, destruction de la paysannerie, de l'artisanat, exploitation sans limite de la nature avec les effets sur les hommes (destruction des identités culturelles et de l'attachement au territoire). Au moins au nord cela a été remplacé par l'industrialisation et le travail à la chaîne. Ça donnait tout de même le salaire et la possibilité de consommer alors qu'au sud c'était remplacé par la clochardisation...

Tout cela m'a fait perdre la foi dans la religion de la croissance : surtout quand je suis passé en Asie au Laos, pays hors du développement, avec une société presque idyllique. Certes elle subissait la guerre et l'occupation mais les gens vivaient autour de leur pagode «*en écoutant le riz pousser*». Là j'ai compris que le développement allait détruire tout ça. J'ai commencé à avoir un doute en tant qu'économiste qui était pourtant sur place pour faire la comptabilité nationale du Laos.



Serge Latouche

Pour certains la décroissance est un "mot-obus", utile pour "casser des murailles" mais qu'il faut tout de suite "accompagner d'autres mots" pour préciser ce qu'on

met à la place de la "muraille". D'autres mentionnent qu'en terme de croissance et de décroissance... il ne faut pas se limiter à une analyse quantitative... mais intégrer du qualitatif "croissance/décroissance... de quoi?". Comment définissez-vous la décroissance ?

L'idée du mot-obus est de Paul Aries. Pour moi la décroissance est un slogan provocateur pour sortir de la religion du développement. Pour être rigoureux il faut parler d'*a-croissance* comme on parle d'athéisme.

De tas de choses doivent croître comme la joie de vivre, la qualité de l'air et de l'eau que la société de croissance a détruits. Il s'agit de sortir d'une société de croissance dont la logique n'est pas de faire croître des produits pour satisfaire les besoins mais de faire croître à l'infini la production et pour justifier cela arriver à faire croître à l'infini la consommation ce qui a pour conséquence de faire croître à l'infini les déchets, la pollution... bref la destruction de la planète.

Une fois sorti de cette religion de la croissance on aborde sereinement les problèmes. Il faut réduire l'industrie automobile, développer les transports en commun, réduire le nucléaire et développer les énergies renouvelables. Tout cela en stimulant des activités répondant aux besoins concrets des gens, jusqu'à un certain niveau.

Il faut donc retrouver le sens des limites. Toute société pour être soutenable et durable doit se donner des limites. Malheureusement notre société est entré dans l'*«ubris»* ou dans la démesure.

Certes, il y a dans la nature humaine quelque chose qui pousse l'homme à sortir de ses limites ou de lui-même. Mais toutes les sociétés ont eu pour but de canaliser cette aspiration à la démesure et au surpassement. En fait cette aspiration est bonne quand on la canalise dans le sport non marchandisé. C'est déjà moins bien si on canalise ça dans la guerre (certes on devient un héros... mais on meurt jeune). Par contre, quand on libère cette aspiration dans l'accumulation de marchandises et d'argent ça devient destructeur. On a une libération de la pulsion d'avidité (*«recherche du toujours plus»*) qui est extrêmement destructrice. Il faut donc canaliser ces aspirations, qui au départ ne sont

pas nécessairement mauvaises, vers d'autres champs où on ne met pas en danger la survie de l'humanité et de la planète.

Face à la crise actuelle les mesures les plus utilisées ou annoncées sont "le plan de relance", "se préparer par la compétitivité au retour à la croissance", "accélérer par l'investissement public le retour à la croissance"... Quel rôle peut avoir la décroissance dans ce contexte ?

Il est vrai qu'on est en pleine schizophrénie. La France lance la commission Attali pour relancer la croissance et en même temps on fait le Grenelle de l'environnement. Sachant qu'on aura en décembre la Conférence de Copenhague sur le Climat qui devra prendre des mesures alors que les climatologues reconnaissent que la situation est déjà beaucoup plus grave que ce que le 4^e rapport du GIEC disait... C'est une sacré contradiction...

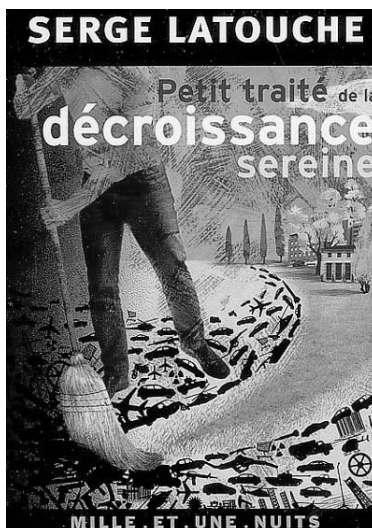


*"Gorapenaren jendarteak suntsitu ditu
besteak beste bizitzeko poza,
uraren eta airearen kalitatea, etab.
ahatzuz gorapenak behar zuela
jendeen beharrei erantzuteko hor izan."*

Cependant je crois que les gens sont conscients.

Même le gouvernement américain devenu propriétaire à 60% de GM ne songe pas à relancer l'industrie automobile sous sa forme traditionnelle. Le nouveau GM ne fera plus de 4 x 4... mais fera des voitures *«plus écologiques»*. Il y a un infléchissement. Certes très insuffisant... mais il est présent.

Il ne faut pas reprendre par la suite la formule du *«travailler plus pour gagner plus»* mais travailler infiniment moins pour partager le travail et entrer dans une société de sobriété où on peut être heureux avec beaucoup moins !



Lecture pour "décoloniser notre imaginaire"...

Il faut reconverter plus que relancer. Reconverter l'industrie automobile en industrie du transport en commun ou de la co-génération. En effet, les usines automobiles peuvent fabriquer des appareils de co-génération qui permettent aux maisons d'être productrices d'électricité en même temps que de chauffage. Cela existe déjà en Allemagne où on arrive par la co-génération à extraire d'une source primaire 90% de l'énergie au lieu de 40% auparavant.

En fait, ce ne sont pas les solutions qui manquent... mais la volonté de les mettre en application !

Est-ce que cela ne pose pas de problème de parler de décroissance au moment où tant de familles ont du mal à joindre les deux bouts, y compris sur les biens les plus essentiels, et au moment où la faim s'accroît plus que jamais à travers le tiers-monde ?

Effectivement pour les gens qui actuellement sont dans la misère il n'y a pas de solution à court terme... Ils doivent se battre pour imposer un autre fonctionnement de ce système qui développe les inégalités, se battre pour un autre partage de la richesse. En effet, la seule solution pour améliorer la situation des gens les plus défavorisés consiste à avoir un nouveau partage de la richesse. Ce n'est pas d'essayer de produire encore plus alors qu'on n'arrive pas à consommer tout ce qui est produit et qu'on détruit la planète.

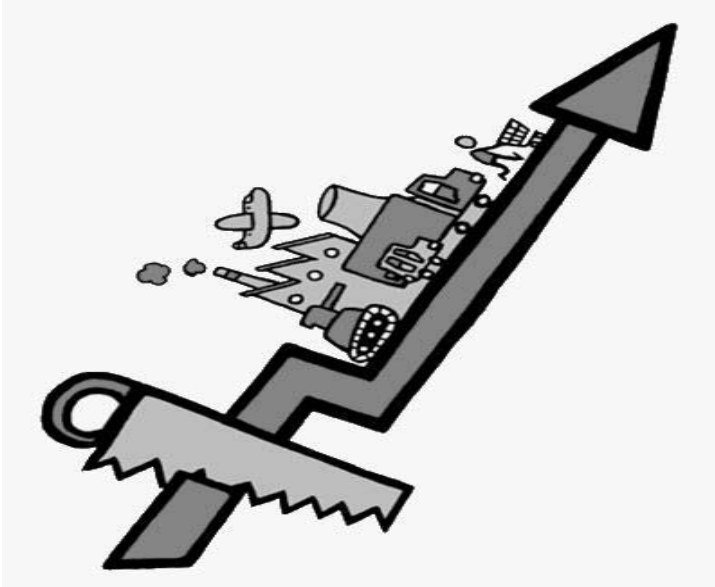
Il faut revenir aux origines du socialisme qui étaient un autre partage. On produit suffisamment même beaucoup trop, c'est la répartition qui est mal faite.

En fait, la plupart des pays du Tiers-Monde font cruellement l'expérience que le *«Gâteau est mal partagé et qu'en plus il est empoisonné»*. L'exemple de l'Inde ces dernières années illustre cela. L'empoisonnement est au sens strict. Les terres sont désertifiées par les pesticides et les engrais chimiques, les populations chassées de leur terre. On a aussi en Asie du Sud-Est un nuage de pollution qui fait que les maladies de la peau, les cancers, etc. se développent énormément.

Les prémices d'un autre partage et d'une autre façon de faire le gâteau existent. Au Venezuela la rente du pétrole et surtout la volonté politique (qui n'existait pas auparavant) ont permis une augmentation de revenus pour les plus pauvres, la mise en place d'une couverture sociale, etc. En Bolivie aussi on voit une remise en cause du productivisme et une réappropriation de la richesse nationale pour faire profiter les plus pauvres (les paysans sans terre, etc.).

Le développement durable peut-il faire partie des solutions d'avenir ?

Actuellement on parle de *«croissance verte»*... C'est une façon de mettre un coup de peinture verte sur la croissance sans changer les fondamentaux ci-dessus présentés...



Une fois sorti de cette religion de la croissance on aborde sereinement les problèmes. Il faut réduire l'industrie automobile, développer les transports en commun, réduire le nucléaire et développer les énergies renouvelables...

En quoi la relocalisation de l'économie et du politique sont une réponse face à la mondialisation capitaliste...

L'une des causes de la crise actuelle c'est la mondialisation financière. Un marché mondial unique est beaucoup plus fragile. Si on dit qu'en France on résiste mieux c'est qu'il y avait un minimum de protection. Avec des économies locales, basées sur une culture et un financement locaux, on résisterait mieux à ce type de crise...

On a théorisé cela. Les systèmes écologiques, sociaux ou humains ont 2 dimensions très importantes et contradictoires. Ils sont d'autant plus efficaces et génèrent d'autant plus d'économies d'échelle qu'ils se spécialisent et deviennent grand. Mais en même temps ils sont plus fragiles.

L'autre dimension est la résilience, c'est-à-dire la capacité de résister aux changements. On le voit pour les espèces animales. Si on a qu'un seul type de porc, et qu'on a une maladie porcine... le cheptel est totalement détruit. La capacité de résistance est plus forte avec une diversité de variétés. Il en est de même avec les pommes : on n'a que 4 ou 5 espèces au lieu des milliers d'espèces de pommes différentes qui existaient.

Ainsi, le parallèle est valable avec une variété d'économies locales, basées sur des tissus locaux. Elles sont peut être moins efficaces globalement ou abstraitement qu'une économie mondialisée... Mais pour les gens qui vivent sur place c'est beaucoup plus satisfaisant et ça tient mieux la route.

Enfin, quelle forme d'économie est capable de constituer une véritable alternative au système économique dominant des dernières décennies, le capitalisme néo-libéral ?

Il faut «sortir de l'économie», c'est-à-dire «sortir de l'impérialisme de l'économie». L'éco-

nomie c'est toujours la marchandisation... L'économie néo libérale n'est que la suite naturelle de l'économicisation du monde. Il faut sortir de ce processus d'économicisation pour retrouver le politique et le social, pour redonner aux hommes prise sur leur destin, ne plus les soumettre à la loi de la main invisible du marché ou à la dictature des marchés financiers. Ce n'est pas d'une autre forme d'économie dont nous avons besoin, mais d'une autre forme de société où la production et les échanges et la consommation ne sont plus soumis à des lois aveugles mais décidés démocratiquement par les citoyens.

Eco-socialisme

Comme on part d'une société totalement économicisée... il y a une transition à penser à travers des politiques de reconversion.

On peut appeler ça de l'éco-socialisme en faisant référence à la fois à André Gorz et Murray Bookchin grand théoricien anarcho-communiste américain fondateur de l'écologie sociale.

Enfin, l'expérience de Mouans-Sartoux en Paca où cette commune a illustré ce que pourrait être un programme de décroissance local en «relocalisant» les activités en centre-ville en évitant ainsi que sa commune ne devienne une banlieue de Cannes et le film «*Nos Enfants nous accuseront*» montrent des alternatives intéressantes.

Lesaka de las Navarras

Zebra

Senpere... Camping-carra 40 matrikulatua.. ahal duguno, pleni gaiten 40 eta 33 autoetaz!... Amotz... Cherchebruit. Ah, Dantxi buruz itzultzen da camping-carra... Sara... Sarako oihana... "Comunidad Foral de Navarra".

To, berriz ere gorri eta horiz tindatu dute, jiji!

Urruñan ezarri berri duten radar finkoa oroitarazten daut: hilabete bat eterdiz edo, jadanik bi aldiz erreza izan da. Ea hirugarren berri-berri bat ezartzen badute zer gertatuko zaion.

"Comunidad Foral de Navarra"... Bera... Arratsaldeko edo, barkatu, eguerdiko biak dira, familia osoak terrazan dira, bazkaltzen. Iruñeako bidea hartu eta gero eskuinera, Lesakara. Bazkaltzera. Ostatuan sartu eta hortik hiru minututara, oh, super, Erramun Martikorena aspalditik ez ginuen entzuna!

Mahaira pasatu. Bistan dena, serbitsariari deus ez dio ulertu Zebra. Eh, oh! Ez da errex, janariaren hiztegia oraindik ez da euskaldundua herritar lambdontzat. (Zebra ez daki zergatik). Beraz, beti bezala, enselada mixta eta petxuga de pollo hartu ditu. Zer? Ez trufatu, Zebra segur da ez dela hori egiten duen bakarra. Postrea? Mamia. Arrazoin berengatik. Zer hartu behar nuen? Tarta de queso?! Kafea? Bai. Nolakoa? Hutsa. "Hutsa". Zebra ezin du sinetsi hori erantzuten segitzen duela. Alta, aldi guziz "normala" erantzuteko gogoia du. Edo "esnerik gabekoa".

Beste kafe bat beste taberna batean? Hombre, noski baietz! Waouw! Ze xantza, Leskara joan eta Lesakako VI.P.a hantxe, ondoko mahaian, akuarium baten erdian. Eguneroko bizian ere buhame airea du.

Lapurdiko bidea berriz. Lesakan Pakoak kontrol bat instalatzen ari. Uf! Eskerrak orain pasatzen girela, LABen trakta bat dugu autoan. Ikusi balute!

Ezkerrera, Irungo bidean. Gibeledo autoa kolatua, tuning eta bacalao. "Putos gabatxos"....

Beran sartu, mendizaleak kafea hartzen. Mendizaleak edo... hala jantziak dira hasteko!

Bera eta Sara artean Pakoak berriz, baina beste norabidean. Sara... Senpere...

Nork erran du Xiberua dela exotikofolklorikoena?

Mercredi 17 juin à 19h00

à l'Amphi du Château Neuf

à l'IUT de Bayonne

Conférence de Serge LATOUCHE

N'oubliez pas de réserver votre place !